

PAUL VERCHÈRES

Le Serpent Rouge



BeQ

Paul Verchères

Aventures de cow-boys # 008

Le Serpent Rouge

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 739 : version 1.0

Le Serpent Rouge

Collection *Aventures de cow-boys*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

Explications préliminaires

Par l'auteur

Pour la meilleure compréhension de nos lecteurs qui ont pu manquer les premiers fascicules d'AVENTURES DE COWBOYS, nous allons faire un court résumé de la vie de notre héros Jean-Baptiste Verchères, fondateur et premier chef de police de Squeletteville, Manitoba.

J. B., grand-père du célèbre Arsène Lupin canadien-français, Guy Verchères, et mon grand oncle, quitta la province de Québec comme capitaine dans l'armée du général Cleghorn qui allait apaiser les indiens pieds-noirs en révolte contre l'autorité constituée.

Quand le calme fut rétabli, Cleghorn envoya Verchères, et une centaine d'officiers et de soldats sous le commandement du colonel

Boisseau, au fameux Fort Lacombe, plus à l'Ouest.

Fort Lacombe était le dernier et le plus exposé des postes.

Cleghorn leur dit gravement avant le départ

– Mes amis, comprenez bien et entrez-vous dans la tête que derrière chaque arbre peut être caché un sauvage hostile. Les Indiens sont rusés, astucieux. Si vous voulez survivre, il faut que vous soyez plus astucieux et plus rusés qu'eux.

L'histoire qui suit est celle du fort Lacombe et de l'Indien dénommé Serpent Rouge.

Paul VERCHÈRES.

I

Augusta Boisseau

Augusta Boisseau, 17 ans, fille du colonel commandant la garnison de Fort Lacombe, était jolie.

Malgré le très chaste accoutrement que les bonnes dames ursulines lui imposaient à son départ du couvent de Québec.

Quelques larmes furent versées par Augusta et les bonnes sœurs comme la jeune fille faisait ses derniers adieux.

C'était une brave enfant.

Et aussi une enfant brave.

Elle s'en allait vivre avec son père la vie rude et dangereuse de l'Ouest canadien, vie des cowboys et de la soldatesque nécessaire pour faire cesser les rapines des Indiens maraudeurs.

De Québec à Toronto elle voyagea par train.

La voie ferrée ne se rendait pas plus loin.

Mais son père lui avait envoyé une escouade de 20 soldats sous le commandement du jeune lieutenant Mifroy.

Il était entendu entre les deux familles, depuis leur enfance, qu'Augusta marierait Henri.

En ces temps lointains ni les jeunes filles ni les jeunes gens ne se révoltaient contre ces usages.

Henri Mifroy embrassa gravement celle qu'il considérait comme sa fiancée.

Sans perdre de temps ils se mirent en marche.

Atteignirent Winnipeg sans incidents.

Et poussèrent dans la plaine infinie.

Plus à l'ouest.

Et encore davantage.

Puis un jour Henri et Augusta se mirent à causer d'avenir.

Il dit :

– J'ai décidé que notre mariage serait célébré

le 7 septembre prochain.

La jeune fille ne pris point le ton sec, orgueilleux, presque cassant, avec lequel venaient d'être prononcées ces paroles.

Mais elle ne dit mot.

Une couple d'heures plus tard, ils virent trois sauvages à cheval qui s'approchaient.

Mifroy ordonna à ses soldats :

– À pieds.

Tout le monda sauta à bas de cheval.

– Derrière vos chevaux.

Alors le lieutenant prit une carabine.

Épaula.

Visa.

Tira.

Et un des trois sauvages fut précipité en bas de sa monture.

Raide mort :

Les deux Indiens qui restaient déchargèrent leurs armes sur la petite troupe, tuant deux

soldats.

Et s'enfuirent au grand galop.

*

Ce fut le seul incident du voyage.

Trois semaines plus tard, la caravane arrivait au fort Lacombe.

Le colonel Boisseau embrassa sa fille avec effusion :

Puis il dit :

– Lieutenant Mifroy, votre rapport.

L'officier se mit à l'attention.

Et dit :

– Attaque indienne. Deux de mes soldats morts.

– Et combien de Sauvages ?

– Un de mort.

– Mais combien en tout ?

– Trois.

Le colonel faillit avoir une attaque d'apoplexie.

Il tonna :

– 3 contre 20. Bataille, résultat, des 3 il reste deux et des 20, 18.

Se tournant vers sa fille il lui demanda :

– Que penses-tu de ça, toi ?

Augusta répondit avec une franchise brutale :

– Je ne permettrai pas à un homme, fût-il mon fiancé, de se cacher derrière mes jupes, papa ; le moins que je puisse dire c'est qu'Henri a fait preuve d'un manque de jugement presque impardonnable.

D'un ton sévère, le colonel déclara :

– Je ne vous punirai point cette fois, mais à votre prochaine bourde, gare à vous, mon ami !

II

Micheline Vincennes

Le colonel dit à sa fille :

– Je connais quelqu'un à qui ta présence va faire du bien...

– Oui, qui donc ?

– Micheline Vincennes, la femme du lieutenant Albert Vincennes.

– Qu'a-t-elle donc ?

– Elle est la seule blanche ici, alors tu comprends, elle s'ennuie à mourir et elle n'aime guère la vie de camp.

Il lui prit la main et l'attira à lui en disant :

– Elle n'est pas forte comme toi, Augusta...
Tiens, viens, je vais te la présenter.

Comme ils arrivaient à la hutte des Vincennes,

l'engueulade battait son plein à l'intérieur.

Le père et la fille s'immobilisèrent.

Et écoutèrent.

Micheline criait :

– Mauvais mari, sacripant d'époux, tu ne te contentes pas de m'emmener dans ce sale trou, non, ce n'est pas assez ; voilà que tu m'as fait un enfant maintenant... Eh bien, dès après mon accouchement, je m'en retourne à Montréal où il n'y a ni de bibittes piquantes, ni de Serpent Rouge, ni de sauvages, ni de cowboys qui empestent le fumier de cheval.

– Mais, fit Albert faiblement, écoute, ma chérie...

– Il n'y a ni de chérie ni d'écoute.

Elle reprit :

– Ah, si mes yeux étaient des pistolets...
Disparais, Satan.

Vincennes passa près du père et de la fille sans les voir.

Il avait la mine basse et l'air très malheureux.

Augusta et le colonel entrèrent.

Quand elle vit la jeune fille, Micheline remplaça son air colérique par du bonheur.

Presque du ravissement.

– Enfin je vais avoir une compagne...

Elle se mit à questionner la jeune Augusta...

Comment les jupes étaient-elles portées à Montréal cette année-là ?

Et y avait-il eu bien des bals l'hiver d'avant ?

À la fin du déluge de vaines paroles, Augusta dit :

– Je ne connais rien ni des modes ni de la vie sociale, car je sors du couvent.

III

Le Serpent Rouge

Il y avait un groupe de sauvages, de squaws et de papooses campés juste au nord de la clôture de bois rond qui protégeait les soldats du fort contre les surprises des outlaws, des cowboys renégats et des Sioux.

C'étaient des pieds-noirs.

Depuis quelques années ils avaient fait leur paix avec la grande cheffe blanche de Londres, au delà des mers.

Et ils ne l'avaient pas brisée.

Au contraire.

Ils répondaient toujours fidèlement aux appels du colonel Boisseau quand sa troupe avait besoin d'éclaireurs expérimentés pour agir comme guides en territoire inconnus.

Ce jour-là le grand chef des pieds-noirs, Corbeau blanc, entra dans le fort au grand galop de son cheval.

Sauta à terre.

Dédaigna d'attacher son animal au poteau planté à cet effet à la porte du quartier général militaire.

Et entra en coup de vent.

Assis à son rudimentaire pupitre, Boisseau leva la tête et n'aima point ce qu'il vit sur les traits du pied-noir.

Il demanda :

- Un malheur... ?
- Oui.
- Quoi ?
- Il ne reste plus que l'acier de 14 ouaguines, le reste est brûlé.
- Des morts ?
- Oui, le rancheur Labadie, et 7 de ses cowboys.

– Des blessés ?

– Non, le Serpent Rouge ne laisse jamais de blessés ; il les achève tous d'un coup de poignard.

– Tu crois, chef, que ce massacre est l'œuvre du Serpent ?

– J'en suis sûr.

– Comment ?

– L'Indien a des yeux pour lire des signes dans la brousse, la plaine, les montagnes et la forêt, signes qui passent inaperçus aux visages pâles.

– Bien.

Le colonel fit venir Henri Mifroy et lui dit :

– Un vol, des meurtres et un incendie criminel viennent de se produire. Vous connaissez la routine à suivre en l'occurrence ?

– Oui, monsieur.

S'adressant à Corbeau blanc, il demanda :

– Est-ce loin ?

Le chef consulta le soleil à son zénith.

Et dit :

– Si nous partons immédiatement nous arriverons sur la scène du massacre longtemps avant le coucher du dieu rouge.

Boisseau ordonna :

– Lieutenant Mifroy, faites sceller 25 chevaux, réquisitionnez autant d’hommes et allez, Corbeau blanc vous guidera.

IV

Aphrodite

Augusta causait avec Micheline Vincennes.

La jeune femme était plus morne, plus morose que d'habitude.

– J'ai peur, dit-elle.

– Peur de quoi ?

– De mourir.

Pauvre femme, pensa-t-elle.

– De mourir ?

– Oui, dans ma position, tu comprends, Augusta... Si le médecin-major allait être absent au moment où mon bébé naîtra...

– Ne professe donc point de telles idées noires. Tout va aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, tu verras.

À ce moment les deux femmes entendirent du bruit au dehors.

Elles sortirent.

C'était la petite troupe du lieutenant Mifroy qui rentrait.

Henri descendit de monture.

C'est alors qu'Augusta vit la femme.

La prisonnière.

En effet elle avait les mains liées avec un bout de corde de lasso.

Le lieutenant lui prit le bras et l'entraîna dans le quartier général du colonel.

Les femmes ne purent résister à la curiosité.

Et suivirent Mifroy à l'intérieur du Q. G.

À leur entrée le colonel était à regarder l'inconnue.

Sa figure se fit soudain sévère.

Il demanda à son subordonné :

– Quelle était l'idée de ficeler cette dame ?

– Je...

– Vos 25 soldats et vous aviez tellement peur d’une femme que vous avez jugé bon de la réduire à l’impuissance ?

– Ce n’est pas ça, commandant.

L’inconnue dit :

– Je demande la permission de parler.

– Vous l’avez, madame...

Alors elle expliqua...

Elle faisait partie du train de ouaguines du rancheur Labadie.

Lors de l’attaque de Serpent Rouge et de ses Indiens sioux, elle avait réussi à se cacher dans la brousse.

Quand elle vit les soldats arriver, elle se montra.

Tout de suite le lieutenant se montra sévère.

Il demanda :

– Votre nom ?

– Aphrodite...

– Aphrodite qui ?

– Je refuse de vous répondre ; je dirai tout ce que j’ai à dire à votre chef.

Mifroy dit alors avec une raillerie cruelle :

– Il est vrai que CERTAINES femmes ne portent qu’un nom...

À cette insulte, Aphrodite répondit par un soufflet sur la joue du lieutenant...

Celui-ci la fit ligoter par deux de ses hommes.

D’un ton sec, le colonel demanda :

– Mifroy, contestez-vous la véracité de l’exposé de la dame ?

– Non, monsieur.

– Eh bien, voici ce que j’ai à vous dire : Il est indigne d’un officier de parler comme vous l’avez fait à cette dame ; vous avez été grossier et vous avez couronné votre goujate conduite en la faisant ligoter.

Changeant de sujet il questionna :

– Votre rapport au sujet de la situation au ranch Labadie ?

– Mais je ne suis pas allé à ce ranch.

– HEIN !

Le commandant devint rouge de colère.

Mais il reprit vite possession de lui-même :

– Je vous ai demandé, lieutenant, de suivre la routine ordinaire. Or cette routine exigeait que vous alliez voir au ranch comment allaient les choses. Il se peut que Serpent Rouge ait été chez Labadie.

Boisseau sentencia :

– Remettez-moi vos armes. Je vous condamne à un mois d'inaction sans solde.

Raide, le colonel posa le point final :

– Dismissed.

– Papa, s'écria Augusta, retenez Henri pour quelques instants encore.

– Pourquoi ? ma fille.

– C'est vous qui avez encouragé mon mariage avec lui. Alors je vous demande de me relever de la parole donnée.

– Je t'en relève.

Silencieusement, la jeune fille tendit sa bague de fiançailles à Mifroy qui la mit dans sa poche et sortit.

Aphrodite dit :

– Pauvre monsieur Labadie, il m’avait engagée comme cuisinière...

Le commandant sourit :

– Votre petit nom me suffit. Je respecte le secret de votre passé. Vous pouvez demeurer avec nous tant que vous voudrez. Personne ne vous posera de questions indiscrettes ou non. Je veux que vous sachiez, madame, qu’il y a encore de la galanterie, de la chevalerie dans l’armée coloniale canadienne.

Micheline s’écria alors :

– Oh, que je serais contente, colonel, si vous permettiez à Aphrodite de demeurer chez moi !

– Mais voyons, petite miche, vous savez bien que je ne veux point vous refuser cette permission.

Le colonel se leva, leur indiquant par ce geste que l’entrevue était terminée.

Les 3 femmes sortirent.

Seul, le colonel appela son batman :

– Va me chercher le capitaine Jean-Baptiste Verchères.

En ce temps-là Baptiste n'avait pas encore 25 ans.

C'était un jeune gaillard solide.

Puissamment musclé.

Tireur de première force.

Et fort habile à frustrer les embûches, les trucs et les ruses des Indiens, des outlaws et des renégats.

– Pour vous, commandant ?

– Vous êtes au courant du massacre ?

– Oui.

– Alors demain matin, au petit jour, vous allez partir avec une vingtaine de soldats faire les constatations usuelles au ranch Labadie.

– Bien.

Quand, tard dans l'après-midi du lendemain,

Verchères rentra dans le fort, il dit :

– Toutes les maisons, tous les bâtiments et jusqu'à la clôture encerclant le corral ont été détruits par l'incendie.

– C'est tout ?

– Non.

– Quoi ?

– Nous avons trouvé dans les décombres 11 cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants.

– De femmes ! D'enfants... Ah, Serpent Rouge maudit !

Boisseau pensa :

Aphrodite allait demeurer au fort.

Longtemps peut-être.

Ouais...

V

Pile'O Bones

Le médecin-major entra dans le bureau du colonel :

– Bonjour, Georges.

Boisseau demanda :

– Quel bon vent t'amène ?

– Il ne s'agit ni de vent ni de bon.

– De quoi s'agit-il alors ?

– D'un commencement d'épidémie chez nos pieds noirs.

– Ah, pristi, c'est grave ?

– Oui, dysenterie.

Le docteur ajouta :

– Je crains de manquer de médecines.

- De remèdes ?
- Oui, alors...
- Alors tu veux en envoyer chercher à Pile'O Bones ?
- Justement.
- Bien, je vais y voir.
- Tout de suite ?
- Certainement.
- J'ai fait une liste complète de mes besoins.

Le commandant demanda :

– Doc, trouve donc Baptiste Verchères, remets-lui la liste et dis-lui qu'il parte immédiatement si possible pour Pile'O Bones...

- Avec des soldats ?
- Naturellement, une douzaine est chiffre suffisant.

Augusta apprit vite la nouvelle.

Elle alla trouver son père :

– Papa, dit-elle, tu sais ce que tu m'as promis...

- Heu..., quoi ?
- Un accoutrement complet de cowgirl.
- Oui, c’est vrai ; et puis ?
- Bien, ces accoutrements sont en vente au magasin de la compagnie de la baie d’Hudson à Pile’O Bones... Tu pourrais dire au capitaine Verchères de m’en acheter un.

Boisseau éclata de rire :

- Je vois d’ici J. B. en train d’acheter des jolies choses de femme ! Mais il serait perdu et se lamenterait comme le prophète Jérémie.

Augusta fit un commencement de lippe.

- Ne prends pas de peine, ma petite. Il y a une façon bien simple de te donner satisfaction...
- Comment donc ?
- En t’envoyant à Pile’O Bones sous la protection de Verchères et de ses hommes.
- Oh !

Il y eut un silence.

Un silence gêné.

Le colonel le rompit :

– Baptiste est un gentleman, Augusta.

– J’en suis sûre, papa.

– Alors on y va ?

– On y va.

*

Verchères et Augusta chevauchaient en tête de la petite troupe.

Ils étaient en rase plaine.

Soudain ils virent au loin comme un îlot sortant d’une mer de brousse.

J. B. indiqua l’îlot à sa compagne :

– Pile’O Bones, dit-il.

Bientôt ils virent un amoncellement de baraques en bois brut décoloré dominé par deux tout petits clochers.

Un catholique.

E’t un protestant.

Pile'O Bones !

Ainsi appelé parce que des mille et des mille bisons sauvages étaient morts là et que le site était au début une vraie pyramide d'ossements de buffalos.

Pile'O Bones qui devait devenir une grande ville.

Calgary !

Il était entendu que la troupe coucherait là ; en effet il n'était pas sûr de voyager la nuit sur le territoire, à cause des embûches que pouvaient tendre les 3 ennemis de l'Ouest :

Indiens.

Outlaws.

Et renégats.

J. B. prit deux chambres à l'hôtel.

Une pour lui.

Et une autre pour Augusta.

Puis il obtint non sans quelques difficultés sa commande entière de médicaments.

Il déposa les paquets dans sa chambre.

Et s'en fut quérir sa compagne pour aller avec elle au magasin de la baie d'Hudson.

Une jolie petite métisse les servit.

Quand Augusta eut terminé ses achats, la métisse lui demanda :

– M. le capitaine est-il votre cavalier ou votre époux ?

La jeune fille rougit jusqu'aux oreilles.

Le capitaine Verchères sourit :

– Devinez, ma brave fille ; qui sait ?

Après avoir soupe à l'hôtel, les jeunes gens se promenèrent de par les quelques rues de la ville.

Le soir vint.

Le préposé aux lampes de rues à l'huile de charbon les alluma une à une.

Un bruit de musique se fit entendre.

Augusta et J. B. s'approchèrent.

Bientôt ils virent l'enseigne :

– Salle de danse Gosselin. Hum, savez-vous

danser, Augusta ?

– J’ai appris la valse de deux compagnes, à la cachette des religieuses, au couvent des dames ursulines...

– Alors si nous valsions...

– Correct !

Dès leur entrée Verchères constata que l’annonce « salle de danse » n’était qu’un camouflage.

Gosselin était en réalité propriétaire d’une saloune. Ils s’assirent à une table.

– Augusta, avoua J. B., je suis mal pris.

– Comment ça ?

– Je n’aurais pas dû vous amener ici.

– Non ? Pourquoi ?

– Parce que c’est un vrai trou et que votre présence ici peut engendrer de la chicane.

– Alors, capitaine, nous allons danser une valse, une seule et nous nous en irons.

Un waiter s’approcha d’eux :

– Pour vous, la belle fille ? Pour toi, le soldat ?

Baptiste dit au waiter d'une voix froide, dangereuse :

– Belle fille, soldat ! Répète donc que je vois si tes poings sont aussi forts que ta sale boîte à sacrer.

Le garçon se mit immédiatement sur la défensive :

– Si je vous ai blessés, je vous prie de l'oublier. Que désirez-vous ?

– Une liqueur douce pour mademoiselle et un ouisqui blanc pour moi.

Le gas revint presque tout de suite avec du cream soda et le ouisqui.

Comme Verchères avalait sa boisson d'une seule rasade, le pâle et faible orchestre formé d'un accordéon de campagne et d'un violoneux qui faisait horriblement grincer son instrument, se mit à jouer une valse.

J. B. se leva.

Augusta l'imita.

Pendant qu'ils dansaient le capitaine vit le waiter de tout à l'heure parler à un colosse de cowboy.

Le cowboy le regarda.

Puis fit un petit signe de tête affirmatif au waiter.

Baptiste pensa :

– Il va y avoir du grabuge.

La danse finie, les deux jeunes gens allèrent se rasseoir.

Verchères vit alors le colosse se lever et parler à l'accordéoniste.

Celui-ci se mit à jouer une seconde valse.

Le cowboy s'en vint ligne directe vers la table d'Augusta et de son compagnon.

Prenant la main de la jeune fille, il lui dit fort cavalièrement :

– Viens, ma petite on danse.

– Non, merci, monsieur, je ne vous connais pas...

– Viens, ou...

Courroucé, Verchères dit d'une voix blanche :

– N'as-tu pas entendu mademoiselle refuser ton offre ?

Le colosse cria :

– Toi, mon frais de soldat, mêle-toi de tes affaires, ou...

– OU ???

– Ou je te donne la raclée de ta vie.

Baptiste défia :

– Essaye donc pour voir...

Il se leva.

Le colosse fit partir un coup de poing formidable.

Qui passa, anodin, dans le vide.

10 ou 12 autres eurent le même sort.

J. B. dansait, feintait, et évitait tout.

Le show qu'il donnait lui rendit la foule sympathique.

De partout on criait :

– Fatigue-le, capitaine.

– Rends-le à bout.

– Et puis alors, fais-en de la charpie.

Comme, pour la xième fois le poing du colosse allait passer dans le beurre, comme on dit, Baptiste lui attrapa l’avant-bras, le tournoya, fit passer le colosse par dessus son épaule, et comme il allait s’écraser sur le milieu du plancher il lui lança sa flèche de Parthe.

– Danse maintenant.

J. B. s’approcha de sa victime.

Le colosse ne remuait pas.

Il était sans connaissance.

Le capitaine lui enleva son colt et le remit au propriétaire Gosselin en lui disant :

– Je ne vous conseille pas de lui remettre ce pistolet s’il est gaucher.

– S’il est gaucher ?

– Oui, car il a le bras gauche intact ; c’est le droit que je lui ai cassé.

Comme il allait sortir avec Augusta plus morte que vive, il cria à Gosselin :

– Vous feriez mieux d’envoyer quérir le docteur pour lui rafistoler sa cassure.

Le propriétaire ne répondit pas.

Ils sortirent.

Soudain dans l’ombre au dehors, Augusta éclata en sanglots et se jeta dans les bras de son compagnon.

J. B. la pressa sur son cœur.

Et silencieusement la laissa épuiser ses larmes.

Puis gravement il lui demanda :

– Augusta ?

– Oui, capitaine...

– Capitaine ?

Elle comprit.

Et dit :

– Baptiste, qu’alliez-vous me demander ?

– La permission de vous embrasser.

Elle lui répondit en l’embrassant elle-même.

– Vous m’aimez, Augusta ?

Il y eut un long silence.

Puis à la fin, la jeune fille parla :

– Je ne sais si je vous aime, Baptiste ; mon cœur est tout bouleversé. Attendez quelque temps, voulez-vous ?

– Je veux bien, car je puis espérer, n’est-ce pas ?

– Oui, mon grand ami. Tenez, embrassez-moi encore une fois.

Dès le retour au fort Lacombe, le médecin-major entreprit la lutte contre dysenterie chez les sauvages.

Deux semaines plus tard il en avait triomphé.

Ce jour-là, Augusta demanda à son père :

– Papa, ai-je votre assentiment pour tomber en amour avec le capitaine Jean-Baptiste Verchères ?

Du coup Boisseau bondit de sa chaise :

– Si tu as mon assentiment. Ce n’est pas à demander, voyons. Mais je serais le plus heureux

des hommes de voir mon meilleur officier marier
nia fille.

V

Expédition de reconnaissance de J. B. Verchères

Le colonel Boisseau était soucieux.

Il y avait de quoi.

En effet des raids meurtriers venaient, trois nuits de suite, d'être opérés par le Serpent Rouge dans 3 ranches situés seulement à quelques milles du fort.

Serpent, le chef renégat des Sioux, en gagnait en audace.

Aussi le commandant avait-il dépêché Corbeau blanc à la recherche de la piste du dangereux indien.

Corbeau était maintenant au Q. G. assis en face de Boisseau et fumant le calumet.

Le chef des visages pâles ne manifestait rien

de son impertinence du retard du vieux sauvage à parler.

Il savait que plus l'attente était longue, plus importante allait être la nouvelle.

Enfin le corbeau parla :

– À 3 lieues d'ici, dit-il, il y a une chaîne de montagnes pleine de passes étroites, de cavernes et d'embuscades idéales.

– Oui, oui, je sais.

L'Indien poursuivit :

– Sur la crête la plus élevée de l'un de ces montagnes, j'ai lu des signaux de fumée.

– LUS... ?

– Oui, le serpent demandait du renfort.

– Pour quand ?

– Pour la prochaine lune.

Le colonel se leva et se mit à arpenter la pièce nerveusement.

Soudain il s'arrêta.

Fit venir son batman.

Et lui dit :

– Va me chercher le capitaine Verchères.

Quand celui-ci parut, il lui expliqua :

– Il faut frapper vite et bien avant l'arrivée des renforts demandés par le Serpent.

– En effet, commandant, je crois que votre décision est la sagesse même.

– Bien, capitaine, vous allez partir avec le Corbeau et 50 hommes de troupe.

– Vos instructions sont... ?

– D'éviter les embuscades ruineuses, de vous fier aux conseils du Corbeau, de ménager la vie de vos soldats, et en tout temps de ne pas exposer vos flancs ni votre arrière, bref de ne pas prendre de chances. Compris ?

– Oui, mon commandant, quand partirons-nous ? Ce fut le sauvage qui répondit :

– Tout de suite, de façon à arriver une heure environ avant la brunante.

*

Verchères arriva avec ses 50 soldats et son guide indien alors que le soleil baissait à l'horizon.

Corbeau lui indiqua quelques crêtes où on voyait des mouvements indistincts :

– Ce sont des Indiens à serpents postés en sentinelles.

Baptiste expliqua au sauvage :

– J'ai un plan, je ne sais s'il est pratique, je vais te l'expliquer.

– Que le visage pâle parle, le chef indien écoute...

– Il s'agit pour nous de faire une feinte, de faire croire au Serpent que nous sommes ailleurs qu'à l'endroit où nous serons en réalité. De notre poste d'embuscade nous embouteillerions les Sioux et les massacrerions presque à volonté.

Corbeau regarda le capitaine avec admiration :

– Le visage pâle est un grand guerrier, dit-il.

– Ainsi ma stratégie est pratique ?

– Oui.

– Alors que faisons-nous ?

– Suivez-moi.

Au su et à la vue du Serpent, la troupe s’engagea dans un canyon qui n’avait que deux issues.

Ils attendirent.

La vigile fut longue.

Sans fumer.

Sans le moindre feu.

Ni le moindre bruit.

À minuit exactement, la troupe se divisa en deux.

Le premier tronçon se hissa silencieusement au dessus de l’issue du canyon, donnant vers le nord.

Le second fit la même chose à l’issue-sud.

Et de nouveau, on attendit.

Soudain, au petit jour, on entendit un caillou qui dévalait sur le flanc de la montagne.

– Serpent s’en vient, murmura J. B. Alors, mes amis, visez au cœur des hommes et dédaignez les chevaux. Je tirerai le premier coup, après, c’est un free-for-all.

*

Le combat venait de se terminer sans la moindre égratignure du côté de la troupe.

Les cadavres de 42 sauvages jonchaient les 2 champs de bataille.

Il n’y avait qu’une ombre au tableau.

Le Serpent Rouge avait encore une autre fois réussi à s’enfuir avec quelques guerriers.

Baptiste demanda au guide :

– Poursuivons-nous le serpent ?

– Non, il aimerait trop ça nous rendre la meurtrière surprise dont il vient d’être la victime.

– Alors à cheval et en route pour le fort.

Après le rapport de Verchères, le commandant

se leva gravement et dit, en serrant la main du capitaine :

– Mes félicitations mon ami, vous êtes digne de ma fille.

VI

Un de plus

Ce soir-là un cowboy d'un ranch sous la protection des troupes arriva au fort Lacombe à bride abattue.

Il expliqua hâtivement :

– Le patron vient de se faire ruer par un étalon. Il a le ventre ouvert ; les tripes lui en sortent.

Boisseau fit immédiatement venir son batman et lui dit :

– Va chercher le médecin-major et avise-le qu'il se prépare en vitesse ; il part pour le ranch bar-2 P's.

Quelques minutes plus tard le docteur et le cowboy s'éloignaient au petit trot dans la nuit...

*

Il pouvait être une heure du matin.

Le plus grand silence régnait dans le fort.

Seules les 3 sentinelles veillaient.

Soudain Micheline couchée près d'Albert Vincennes, son mari, s'éveilla en sursaut.

Qu'est-ce qui avait rompu son sommeil ?

Elle le sut tout de suite.

Un douleur, infime d'abord, qui augmentait en crescendo, pour se libérer en un cri déchirant, s'empara de la jeune femme enceinte.

La jeune femme poussa rudement son mari qui s'éveilla à son tour :

– Qu'y a-t-il ? Le Serpent Rouge... ?

– Non, va vite chercher le docteur.

– En jaquette ?

– Oui, et cours.

Les cris de biche blessée de Micheline avaient éveillé tout le monde.

Officiers et soldats se pressaient silencieusement autour de la maisonnette, anxieux d'être de service...

De faire n'importe quoi...

Personne ne songea même à sourire quand on vit le lieutenant Vincennes sortir en jaquette.

Le colonel le héla :

– Eh, où allez-vous ?

– Chercher le docteur.

– Hélas, mon pauvre ami, il n'est pas ici.

Augusta se pressa contre son père.

Et demanda :

– Je puis aller aider Micheline ?

Le colonel n'eut pas le temps de répondre.

Mifroy, l'ancien fiancé de la jeune fille, objecta avec le plus grand des sans-gêne et, mettant comme d'habitude les pieds dans les plats :

– Ce ne serait pas convenable pour une personne non mariée de...

Le commandant explosa :

– De quoi vous mêlez-vous ?... On n'est pas sur la grande allée à Québec pour étaler de ces scrupules. Non, dans l'Ouest les femmes, Dieu merci, peuvent regarder en face et sans pêcher toutes les œuvres du Créateur.

Alors Vincennes, au caractère si doux, fit quelque chose de renversant.

Il souigna.

Et administra à Mifroy un de ces coups de poings qui font plaisirs aux honnêtes gens.

D'une voix froide et cassante, Boisseau ordonna :

– Monsieur Mifroy, retirez-vous dans vos quartiers personnels.

Comme le jeune orgueilleux obéissait, le colonel jeta un regard d'une grande tendresse sur sa fille.

Et dit :

– Va, mon enfant, va faire ton devoir.

Elle entra à la suite de Vincennes.

– Où est le docteur ? demanda Micheline.
– Hélas...
– Il n'est pas ici ?
– Non...
– Je le savais bien que ça arriverait comme ça.
Je vais mourir...

Comme elle se mettait à pleurer, la mystérieuse Aphrodite sortit de sa chambre et s'approcha timidement de Micheline.

– Je puis faire les accouchements, dit-elle ; j'en ai déjà fait quelques-uns ; je connais bien mon affaire.

Il y eut un long silence.

L'accouchante dit en larmoyant :

– Tu me sauveras, n'est-ce pas, Aphrodite ?
– Laissez-moi vous examiner d'abord, madame...
– Il n'y a pas de danger ?
– Pas l'ombre d'un péril.
– Aphrodite montra silencieusement la porte

au lieutenant Vincennes.

Il comprit.

Et sortit.

La femme, mystérieuse dit alors à Augusta

– Il me faut beaucoup d'eau chaude et des serviettes nette ; et n'oubliez pas un bassin pour me laver les mains...

*

Au dehors le commandant imposait le plus grand silence à tout le monde.

De temps en temps, des cris lamentables, ressemblant comme à des parcelles d'éternités, fendaient l'air.

Il y eut un long silence.

Puis on entendit le premier vagissement du nouveau-né.

Augusta parut.

Fit le salut militaire.

Et déclara :

– Commandant, j’ai l’honneur de vous annoncer la naissance d’un gros garçon qui a bonne envie de vivre.

Alors...

Ah, alors les képis sautèrent en l’air.

Les acclamations retentirent.

Les hourras défoncèrent la nuit.

Boisseau réclama le silence.

Quand il l’eut obtenu il dit :

– À la nouvelle mascotte du régiment présentez armes ! Et trois hourras pour le jeune maître X. Boisseau-Vincennes... Sergent quartier-maître... ?

Le sous-officier s’approcha

– Pas de drile aujourd’hui, sergent ; grand congé, et un 5-demiards de rhum à chacun des hommes...

– Hourra.

– Hourra...

– Hourra !!!

*

Le jour pointait quand le médecin-major revint.

Il examina longuement l'accouchée.

Puis il complimenta la sage-femme :

– Je n'aurais pu faire mieux, Aphrodite.

– Il n'y a pas de danger de complications ?

– Pas le moindre. Mes félicitations.

VII

Nick Buckaroo

Au bout d'une dizaine de jours, Micheline se leva.

Elle était à changer le bébé quand on frappa à la porte.

– Entrez.

On poussa la porte et Verchères parut.

Suivi d'un inconnu au visage bronzé et portant des vêtements en peau de caribou comme les coureurs des bois.

J. B. demanda à Micheline :

– Aphrodite est ici ?

– Oui.

La jeune femme appela :

– Aphrodite...

Celle-ci parut.

Regarda l'inconnu.

Et pâlit légèrement.

Verchères lui demanda :

– Désirez-vous parler à cet homme ?

– Non.

Elle reprit :

– Nick Buckaroo, je t'ai dit et répété que tout était fini entre nous.

Buckaroo, perdant la tête, voulut se précipiter sur elle ; mais J. B. l'attrapa au passage et le fit tournoyer.

– Prends garde, mon Nick, ma spécialité est de casser les bras...

Il jeta un regard haineux à Aphrodite et il sortit.

– N'oublie pas, Buckaroo, que dorénavant tu seras toujours « out of bonds » dans ce fort.

Verchères reconduit le gas jusqu'au delà des

fortifications.

En montant à cheval l'énigmatique individu menaça :

– Lors de notre prochaine rencontre, tiens-toi bien, mon capitaine...

Baptiste se rendit au Q. G. et fit rapport de l'incident au colonel.

Il prit la liste des outlaws et des renégats en fuite, que lui avait fournie le chef de la royale police montée du Nord-Ouest.

Le nom de Nick Buckaroo et son portrait paraissaient à la page 7 de la liste, avec la légende suivante :

« BUCKAROO Nick, recherché pour vols de chevaux et de bestiaux et aussi pour le meurtre d'un cowboy. »

J. B. demanda au commandant s'il voulait questionner Aphrodite ; mais le commandant hocha négativement la tête :

– Il est évident, dit-il, qu'elle a été en amour avec ce gigolo de Buckaroo ; mais elle ne l'est plus. Je désire que ce qu'elle croit être son secret

soit entièrement respecté.

– Vous lui faites confiance ?

– Oui.

– Qui sait ? Vous avez peut-être raison.

– Ce n'est pas peut-être que j'ai raison ; c'est certainement.

VIII

La dernière chance de Mifroy

La veille du changement de lune, Boisseau fit venir à son quartier général le lieutenant Henri Mifroy.

Le commandant avait jugé de ménager les forces du capitaine Verchères pour la bataille finale contre le Serpent Rouge.

– Lieutenant Mifroy, dit-il, ouvrez-vous bien les oreilles. Demain la lune changera et les renforts sioux arriveront au Serpent. Partez avec Corbeau blanc et un détachement de troupe et de cowboys amis. Votre rôle est de m'évaluer en nombres aussi près de la vérité que possible la force ennemie. Vous comprenez bien ?

– Oui.

– Je continue : Votre rôle exclusif consiste à

voir sans être vu. Je vous défends expressément d'attaquer formellement aussi de tirer ou de faire tirer un seul coup de feu.

– Correct.

– Vous avez bien compris cette fois ?

– Oui.

– Alors partez.

*

La petite troupe de 10 soldats et d'une vingtaine de cowboys arriva, une heure avant le coucher de soleil, au pied de la petite chaîne de montagnes qui servait de lieu de retraite au Serpent Rouge.

Mifroy commanda :

– HALTE !

Se tournant vers le chef pied-noir il demanda :

– Que me conseillez-vous de faire ?

– Il n'y a qu'un canyon sûr dans ces

montagnes, sûr et à l'épreuve des embuscades et des surprises désagréables. Je vous y conduis...

– Minute, Corbeau.

Mifroy sortit sa longue-vue réglementaire et fit avec un demi-tour d'horizon.

Ce qu'il vit le fit siffler.

En effet au bout de sa lunette il voyait un cavalier indien en tête d'une colonne de 60 ou 70 guerriers.

Le lieutenant pensa :

– C'est indubitablement le Serpent qui est en tête de la colonne. Le colonel Boisseau changerait d'idées à mon égard si je lui apportais le cadavre du Serpent.

Il passa sa longue-vue à l'Indien.

Celui-ci s'en servit.

Scruta semi-circulairement l'horizon.

Longuement.

Puis remettant l'objet au lieutenant, il dit :

– Ce sont sans aucun doute les renforts qui

s'en viennent...

Mifroy annonça :

– Il n'y a aucun doute, ce sont les renforts qui s'en viennent.

– Avec le Serpent, en tête...

– Non, ce n'est pas le Serpent...

– Pourquoi ?

– Parce que si le Serpent était allé chercher lui-même ces troupes additionnelles il n'aurait pas envoyé des signaux de fumée. Non, le serpent est terré quelque part dans ces montagnes, et à l'affût de ce gibier qui a nom NOUS autres...

– Assez de patenôtres, dit Mifroy.

Car il faisait partie de cette catégorie de mauvais soldats abjects devant leurs supérieurs et arrogants devant leurs subalternes.

Il reprit :

– Conduisez-moi, le Corbeau, dans un endroit de la montagne où nous pourrons nous embusquer et annihiler ces renforts qui s'en viennent.

Le chef sauvage railla :

– Ou nous faire surprendre par l’autre bande du Serpent, cachée ici quelque part. Mifroy ricana :

– Tu as peur, hein, eh bien, je protégerai notre arrière-garde avec les cowboys et tu iras de l’avant avec mes soldats.

Le chef des pieds noirs demanda :

– C’est un ordre ?

– Oui.

– Bien.

Ils quittèrent la plaine et s’engagèrent dans un sentier rocailleux qui montait en faisant des « S » et des zeddes.

Les cowboys qui précédaient Mifroy à l’arrière-garde se virent soudain à un endroit où le sentier devenait deux sentiers.

Ils hésitèrent.

Tout à coup des coups de feu retentirent.

Deux d’entre eux tombèrent, morts.

Ce gaspillage inutile de vies humaines enragea les autres cowboys.

L'un d'eux lança son lasso et ils se mirent à galoper après avoir rebroussé chemin.

Désarçonné, le lieutenant pris au lasso se faisait traîner ignominieusement.

On arrêta.

Les vêtements déchirés et les mains saignantes, Mifroy se releva :

Et bava son indignation orgueilleuse :

– Vous allez me payer ça au centuple.

Les cowboys dédaignèrent de répondre.

Ils le ficelèrent comme un vulgaire prisonnier.

Il se mit à protester trop violemment.

Alors ils le bâillonnèrent.

Et c'est ainsi qu'on l'entra au Q. G., derrière le sauvage et les soldats.

Corbeau blanc ne se fit pas prier pour parler. Il cracha. Et s'écria :

– Ce n'est pas la faute de Mifroy si les Indiens

n'ont pas massacré tous les soldats, et moi aussi.

Boisseau demanda :

– Il a ordonné l'attaque ?

– Oui, malgré mes conseils. Il se faisait fort de capturer le Serpent. Mifroy est un orgueilleux imbécile, rempli de lui-même et de son idiotie.

Le colonel tonna :

– Lieutenant Mifroy.

Deux cowboys transportèrent leur prisonnier devant le commandant et le laissèrent crouler au plancher.

Boisseau éclata de rire.

– Colonel, quand il eut par sa stupidité fait tuer deux camarades, nous l'avons ficelé ; sans ça, nous serions sans doute tous morts.

– Vous avez bien fait, mes amis. Vous pouvez lui enlever ses liens maintenant.

Quand ce fut fait, il ordonna :

– Debout lieutenant...

Mifroy obéit.

– Attention !

Il se raidit et frappa sur un de ses talons sur l'autre.

– Combien d'homme surnuméraires l'armée du Serpent compte-t-elle ?

– Je ne sais pas.

– Ainsi vous avez failli à la tâche ?

– Oui.

– Il y a plus ; je vous avais défendu d'attaquer et de tirer un seul coup de fusil. Est-ce vrai ? Répondez...

– C'est vrai.

– Vous avez grossièrement désobéi. Nous sommes en guerre, l'insubordination est un acte d'une extrême gravité...

Boisseau se mit le coude sur son pupitre, plaça son menton dans le creux de sa main, et sentencia :

– Par les présentes, je vous dégrade et vous réduis au rang de simple soldat. Considérez-vous

sous arrêts. Je vous citerai à comparaître en cour martiale selon mon bon plaisir.

IX

Le retour de Buckaroo

Ce soir-là Augusta se promenait avec le capitaine Verchères.

Comme ils arrivaient dans un endroit plus ombreux que les autres, le jeune J. B. en profita pour prendre sa chérie par la taille, l'attirer à lui et l'embrasser presque pieusement.

– Puis-je espérer davantage, Augusta ?

– Oui, mon ami, mon très grand ami, votre espoir peut se changer en certitude ; je vous aime, j'en suis sûre maintenant.

– Oh, vous ne sauriez croire comme vous me rendez heureux, mon adorée...

– Et moi donc !

– Alors un petit bec ?

– Non pas un petit.

Elle sourit.

Et ajouta avec une moquerie légère dans la voix :

– Un gros !

En se tenant la main ils reprirent leur marche.

Comme ils arrivaient à la maisonnette de Micheline, ils virent deux formes blanches se tirailler.

Bientôt ils reconnurent Aphrodite et Nick Buckaroo.

Celui-ci menaçait :

– Tu vas t’en venir avec moi ou je te tue ici même.

– Non, je ne te suivrai plus. J’ai appris que le bon monde a raison. Je suis fière de vivre ici, car je me sens propre à l’intérieur et à l’extérieur...

– Tu m’aimes, je le sais.

– Oh, je t’ai aimé. Mais tu m’as soumise à tant d’indignités. Tu étais toujours en fuite, un voleur de chevaux, un voleur de bestiaux, un tueur, un

lâche, et puis un outlaw recherché par la royale police montée. Tu as tué mon amour. Je veux vivre une vie propre.

Buckaroo ricana :

– Toi, vivre une vie propre. Ne te fais pas d’illusions, ma belle. Tu vas t’en venir avec moi, et tu le sais.

D’une voix grave profonde, Aphrodite murmura :

– Si je te disais, mon Nick, que j’en aime un autre, un honnête homme, un soldat qui bientôt fera de moi son épouse...

Buckaroo rugit :

– HEIN ? QUOI ?

À ce moment, Verchères sentit une main qui lui touchait légèrement à l’épaule.

Il se retourna et se vit en face d’un soldat de sa compagnie.

J. B. demanda très bas :

– Soldat Isidore Campagnat, que fais-tu ici ?

– C’est moi l’amoureux et le futur époux

d'Aphrodite. Je vous en supplie, capitaine, c'est mon party.

– Bien, mon garçon, n'aie pas peur, je vais le respecter ton party.

Mais Buckaroo poursuivait en ricanant toujours :

– Je ne te crois pas, ma grue.

– Non ?

– Non, et je te mets au défi de le faire venir.

Aphrodite cria :

– Isidore, Isidore, au secours !

Campagnat ne se fit pas prier pour intervenir.

Il se rua comme un taureau sur le voleur tuer.

Ce qui se passa alors fut tellement rapide que Buckaroo n'en vit que 36,000 étoiles.

Un direct au nez.

Un coup de botte sur le tibia.

Enfin une savate en plein ventre.

Alors le renégat partit pour le pays des rêves.

J. B. Verchères dit à Isidore :

– Transporte Buckaroo au Q. G. Il est sous ta responsabilité entière...

Le capitaine se rendit chez le colonel expliquer la chose.

– Ouais, fit ce dernier.

Il réfléchit :

– Allez, capitaine, chercher quelques officiers. Nous allons siéger et porter jugement sur cet astucieux Buckaroo.

X

On siège

Boisseau, comme président du tribunal, donna les explications préliminaires à l'accusé :

– D'après la loi criminelle des territoires du nord-ouest, tout renégat sauvage et tout outlaw blanc fugitifs de la justice qui sont pincés par la soldatesque, sont comparés avec leurs portraits par la RPMNO, et si l'identification est positive, soumis à jugement au gré des officiers de la cour martiale.

Le colonel fit voir le portrait de Buckaroo sur la liste officielle.

- Reconnaissez-vous l'accusé ?
- Nous le reconnaissons...
- C'est lui Buckaroo ?

– C’est bien lui !

À voix très basse, le colonel consulta ses collègues.

Et déclara :

– Nick Buckaroo, voleur et assassin, la sentence de cette cour est que vous soyez immédiatement pendu au chêne central de ce fort. Que Dieu ait pitié de votre âme.

Quelques minutes plus tard, il ne restait plus de l’outlaw qu’un cadavre qui se dandinait au bout d’une corde.

XI

Une conversion

Boisseau dit gravement à sa fille :

– Demain, je joue le tout pour le tout.

– Oui papa ?

– Oui, le capitaine Verchères vient d’arriver d’une expédition d’observation. Il évalue les guerriers du serpent à 200 hommes.

– Et nous ?

– Avec les cowboys j’estime que mon armée comptera plus de 500 hommes. Mais ce n’est pas tout.

– Baptiste vient de m’affirmer que le Corbeau blanc a trouvé un endroit idéal d’embuscade...

– Quoi donc ?

– As-tu lu MA STRATÉGIE, livre de Napoléon

1^{er} ?

– Non.

– Eh bien, nous allons rééditer les habiles feintes et les plus habiles manœuvres qui firent remporter la victoire à Napoléon dans les montagnes autrichiennes où se déroula la fameuse bataille d’Austerlitz...

– Comprends pas...

– C’est vrai on n’enseigne pas la stratégie militaire chez les bonnes dames ursulines.

Soudain un pli soucieux parut sur le front du commandant.

Augusta lui demanda :

– Qu’y a-t-il ?

– Je suis inquiet...

– Mais pourquoi ? N’avez-vous pas la supériorité numérique sur votre adversaire sioux, le Serpent ?

– Voici : un soldat ou un officier malheureux, qui a des soucis de famille ou autres ne vaut pas grand-chose sur un champ de bataille.

Augusta dit :

– Vous voulez sans doute parler de Micheline et de son mari, le lieutenant Vincennes ?

– Justement.

Boisseau toussota :

– Ferais-tu quelque chose pour moi ?

– Certainement si c'est possible.

– Écoute, mon enfant, tâche de convertir Micheline. Assure-la que dès après la bataille de demain, je la renverrai, elle et son mari en garnison à Montréal à la condition qu'elle fasse la paix avec lui.

– J'y vais tout de suite.

*

Quand elle entra chez les Vincennes, Micheline était à changer de couches à son bébé.

Augusta demanda :

– Comment va la petite mère aujourd'hui ?

– Comme d’habitude.

Augusta dit :

– Répondrais-tu à quelques questions si je te promettais un gros plaisir ?

– Pose-les.

– Où as-tu connu ton mari ?

– Au cours d’une danse militaire à l’Armoury de Montréal.

– Et... ?

– Et il me fit la cour.

– Quand tu l’as marié savais-tu qu’il s’en venait dans l’Ouest ?

– Oui, c’est même pour cela que nous avançâmes de quelques semaines la date de nos épousailles.

Augusta s’écria :

– Mais alors tu as marché les yeux ouverts quand tu t’es...

– Quels autres griefs as-tu contre lui ?

– Un, un seul.

– Quoi ?

– Ce bébé.

La jeune fille s'indigna :

– J'aurais honte à ta place, Micheline. Ne savais-tu pas en te mariant que ton premier devoir était d'avoir des enfants si possible, avec les joies de la procréation et les douleurs de la délivrance ?

La jeune mère ne répondit point.

Augusta poursuivit :

– Ne trouves-tu pas un peu égoïste de ta part de rendre ton pauvre mari non seulement malheureux mais misérable ?

Micheline faiblit :

– Tu as peut-être raison, ma chère...

– Si je te disais qu'après la bataille de demain mon père allait envoyer ton époux en garnison à Montréal...

– Avec notre enfant et moi ?

– Mais oui, naturellement...

Un bruit se fit entendre à la porte...

– Chut, dit Micheline, ce doit être Albert.

C’était lui.

Avec les yeux mornes.

Et les épaules envoûtées.

Sa femme se leva.

Alla à lui.

Et l’embrassa.

Tendrement.

Longuement.

Trop stupéfait alors pour réagir, il finit par répondre à ses caresses par des baisers qui peu à peu s’embrasèrent.

Micheline murmura :

– J’ai été méchante, bien méchante envers toi, mon amour, pardon, ô pardon, mon grand chéri.

Vincennes s’écria :

– Enfin je retrouve ma petite miche d’autrefois, ma tendre, mon affectueuse petite miche. Tu peux être sûre, mon adorée, que je me

battrai comme un lion demain.

*

Le même soir, le colonel fit venir le lieutenant Mifroy :

– Je vous relève de mon arrêt, dit-il, vous participerez à la grande bataille de demain. Suivez à la lettre mes instructions et je vous relèverai de même de la cour martiale.

– Bien, mon commandant.

XII

La bataille

Guidés par Corbeau blanc, le colonel et ses 500 hommes arrivèrent au pied de la chaîne de montagnes environ une heure avant le lever du soleil.

Dans ce temps-là une armée n'avait que 4 colonnes, la 5^e ne devant être inventée que près d'un siècle plus tard par Hitler.

Boisseau réunit autour de lui le capitaine Verchères et les lieutenants Vincennes et Mifroy.

– Voici, dit-il, le plan de la bataille.

« Le capitaine va attendre ici le lever du jour.

– Vous, Vincennes, vous allez protéger l'aile gauche, bien dissimulé dans un canyon propice.

« Vous, Mifroy, vous allez servir à l'aile

droite, à l'orée de la forêt épaisse dont vous voyez là-bas la ligne sombre.

« Dissimulez-vous derrière les rochers et les arbres ; mais n'avancez pas dans le bois. Attendez que les ennemis vous aient dépassés ; alors faites volte-face et exterminatez-les.

« Vous m'avez bien compris ? »

Boisseau poursuivit :

– Quant à moi, je prends charge de la tête de la colonne et pénètre dans le canyon central en face de moi.

« Il s'agit de disparaître avant le lever du jour afin que le Serpent Rouge, voyant Verchères seul avec ses 75 hommes, croit que c'est là l'armée entière, et fonce dessus en nombre supérieur, certain d'une rapide victoire et du massacre qui suivra inévitablement.

C'est ce qui arriva.

À l'aurore, le serpent, caché dans le haut des montagnes divisa ses Indiens en trois colonnes.

La première fut annihilée à un tournant du sentier où Vincennes était en embuscade.

Albert ne perdit pas un seul de ses hommes.

Mais hélas, Mifroy fit le fou comme d'habitude.

Il crut voir le Serpent en personne s'avancer dans la forêt.

– À l'assaut, cria-t-il.

Il pénétra dans le bois opaque, ses soldats derrière lui.

C'était justement là l'erreur que désiraient les sauvages, invincibles quand ils se battaient, dissimulés derrière les troncs d'arbres.

La troupe de Mifroy perdit la moitié de ses hommes.

Pendant ce temps la tête de la colonne commandé par Boisseau réduisait la 3^e colonne ennemie en charpie.

Ce furent les sauvages vainqueurs de Mifroy qui s'attaquèrent à l'arrière-garde du capitaine Verchères.

Celui-ci les attendait de pied ferme.

– FEU ! ordonna-t-il.

Une vingtaine de Sioux mordirent la poussière.

C'est alors que Baptiste vit le Serpent Rouge au milieu de ses hommes.

Il épaula.

Et eut la grande satisfaction de voir le renégat crouler en bas de sa monture.

La mort du Serpent désorganisa immédiatement les sauvages.

Ils prirent la fuite, harcelés et presque exterminés par les cowboys et les soldats.

*

Quand il apprit la dernière bévue de Mifroy, le colonel faillit avoir une attaque d'apoplexie.

– Combien avez-vous perdu d'hommes, lieutenant ?

– 17, monsieur.

– Assassin !

Alors, devant tous les soldats et cowboys réunis, il apostropha l'imbécile :

– Mifroy, je vais te dégonfler ton sot orgueil et t'infliger la peine la plus dure, la plus humiliante de l'armée. Je t'accorde ta DISHONOURABLE DISCHARGE, je te sacre en dehors des cadres de l'armée coloniale canadienne comme INDÉSIRABLE !

Épilogue

Le lieutenant Vincennes, sa femme et leur poupon partirent la semaine suivante pour Montréal, joyeux et contents.

Un mois se passa, morne, monotone...

Puis un beau matin un prêtre entra au fort, comique, sur son petit poney.

Le colonel s'écria :

– Le père Lacombe dont mon fort porte le nom.

C'était bien le légendaire oblat.

– Vous tombez bien, mon père.

– Comment ça ?

– J'ai ici deux couples d'amoureux qui se meurent d'envie de faire légitimer leurs caresses par vous, mon père...

– Tut, tut, tut, colonel, vous parlez gras.

Comme Rabelais.

– Ou Pantagruel.

Le lendemain matin le prêtre mariait J. B. Verchères à Augusta, et Aphrodite au soldat Isidore Campagnat.

Cet ouvrage est le 739^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.